

« On ne répète pas dans la vie. Alors Utopia s'organise. »

Mo Gourmelon : Vous avez créé un personnage, la fée Utopia, que vous interprétez vous-même, utilisant la troisième personne pour en parler, « elle » au lieu de « je ». Dans cet aller retour de la dénomination, quel est votre champ d'investigation ? Est-ce le seul personnage que vous avez interprété ?

Véronique Hubert : Dans un entretien récent, j'ai dit : « *Utopia ce n'est pas moi. Et puis c'est moi en même-temps.* » En effet, ce n'est pas un autoportrait au sens traditionnel de l'histoire de l'art : une personne qui se dessine ou se peint dans un environnement qui est le sien. Je crée une part d'inexistant dans ce personnage, je l'invente. L'art a généré de nombreuses recherches au travers de personnages qui ont pour base l'image même de l'artiste : Mariko Mori, Orlan, Claude Cahun. Jean Giraud se représente dans les albums « inside Moebius ». Ce Moebius là peut s'envoler au dessus du désert, passer d'un monde à un autre sans cohérence, comme dans les rêves ! Le réalisateur Takeshi Kitano a créé son alter ego télévisuel : beat Takeshi. C'est un personnage assez éloigné de ceux qu'il incarne dans ses films, qui sont pour certains de réels questionnements sur son existence et sur le monde. Entre poésie et absurdité. Utopia est un personnage, mais qui se pose les questions que je me pose. Le besoin d'un monde réinventé me pousse à créer Utopia qui racontera ce que j'ai envie de raconter, et qui fera des choses que je ne ferai peut-être jamais : m'envoler, discuter avec des chiens, me liquéfier, danser souplement sans relâche... Utopia a l'aspect d'une fée de bas quartier, mais d'une fée tout de même, avec des attributs reconnaissables, des ailes, et un voile bleu pour le mystère... Elle est avec Odile Traoré, l'architecte, le seul autre personnage que j'ai interprété en 2004. Les autres vivent sous forme de dessins, de modelages et de vidéos : Mr Toucharien, 1995 ou Mimicry, 1996. Ils sont aussi interprétés par une autre personne qui m'a fait assez confiance pour suivre mes projets (Pavel Mitzvurk, 2005). Ils sont « réactivables » selon les projets artistiques et les besoins de mes scénarios à venir, comme une banque de transmetteurs possibles de mes obsessions.

MG : Saverio Lucariello nous déclarait, dans un entretien¹ en 2002, se livrer à une théâtralité très fugace et très rapide, quitte à se contenter d'une serviette de bain ou d'une feuille de papier, s'il n'a rien d'autre à portée de main. Vous sentez-vous proche de ce type de démarche ? Utopia, la fée, est délibérément identifiable et identifiée, mais ne permet-elle pas aussi dérapages et distanciation du quotidien ? Les ailes et le voile réitérés vous permettent de changer de statut facilement.

VH : Oui, je suis dans ce rapport d'immédiateté et de possibilité des écarts. Des études professionnelles artistiques et l'intérêt permanent de ce qui se passe en art et ailleurs m'ont certainement nourrie. Cela me permet, depuis quelques années, d'avoir une capacité à absorber le symbolique, les déplacements, les audaces poétiques qui font agir librement : transformer une serviette de bain en une idée d'autre chose, tout en présentant la matérialité de cette serviette. Et j'aime aussi ce rapprochement à Saverio Lucariello dont l'humour et l'absurdité montrent que ce qui est porteur dans une démarche artistique, c'est cette liberté que l'on a, surtout face à l'histoire de l'art et au système professionnel. En effet, ne pas se sentir dans la tendance de ce « qui marche », de ce qui « se programme ou se vend actuellement », ou encore douter de la valeur fondamentale de l'œuvre par rapport à ce qui existe, peuvent être des questionnements récurrents et étouffants, voire improductifs. Heureusement de nombreux(ses) artistes dépassent ces inquiétudes de compétition culturelle et sociale et imposent leur propre forme, comme Lucariello, même si bien évidemment on peut y lire une histoire de l'art savamment digérée et « cuisinée ». Il n'est pas si facile par ailleurs de se débarrasser des « maîtres » qui vous ont guidé(e)s et/ou qui restent très présents, dans l'histoire des arts en général. Tout en étant consciente de la place de ma propre démarche en regard de

la société, je peux et je veux décider de ce que ce que je vais mettre en œuvre. Que ce soit pour filmer une savonnette qui fond dans un bocal ou pour dessiner sur une applique lumineuse. Je dois me sentir libre de (me) construire avec rien. Il faut pour cela avoir quelque chose à dire, et là est le vrai problème pour moi, car on est dans un rapport temporel, de rythme personnel et matériel de la création-production. Prenons un exemple dans le cinéma. Stanley Kubrik n'a pas réalisé beaucoup de films, en comparaison à d'autres et il reste un cinéaste majeur. Notre système nous pousse à un rendement et une efficacité. L'artiste doit être celui qui sait faire, tout faire et tout produire à tout moment et en quantité (combien d'expositions en cours, d'articles médiatisés, de nouvelles productions...). Et quand a-t-on le temps de réfléchir, de chercher ? Sans parler des diverses activités salariales, que pratiquent de nombreux artistes, afin de remplir le frigo entre deux propositions aléatoires d'événements. Pour revenir à la pratique artistique, parfois, je ne suis pas sûre de l'efficacité de ce que « j'ai sécrété ». J'ai l'impression d'aller trop vite, ou pire, de ne pas savoir m'arrêter. Je dis bien « sécrété », car j'observe dans ma démarche un débordement dans mon rapport au quotidien. Je ne force pas les inspirations ou les actes dits « artistiques ». Les choses se montrent à moi comme ça, comme un jeu sans relâche de mon cerveau et de mes sens, un peu comme de Vinci qui parlait des nuages, dans lesquels on peut reconnaître parfois des formes animales. Sauf que dans mon quotidien, c'est omniprésent. Tout se transforme en rythme, en poésie, y compris le roulis de l'escalator d'une gare qui devient, à vie, une musique ou des pleurs en fonction de mon humeur. Ensuite j'associe ce rapport à d'autres choses, selon mes lectures et mes rencontres. Cela prend forme dans le train, en marchant, en montant les images sur le logiciel vidéo ou en dessinant. Et cela peut être épuisant.

Quant à la fée, c'est une personne, féminine au relent de désir masculin. La fée bleue de Walt Disney est un pur produit hollywoodien, mais qui marque une mémoire collective. Elle apparaît et disparaît à tout moment, forte de ses pouvoirs. Je joue à la fée, un peu décalée ou saoule, par provocation. Le voile était au début un simple accessoire pratique. Je joue le rôle sans qu'on le sache. Mais je me suis rendue compte depuis qu'il incarne ce que je veux filtrer du monde, en mettant une distance entre lui et moi. Je me sens d'ailleurs proche de ce que l'on voit dans les peintures de Jacques Monory : « les énigmes, les nuits... » Lorsque je déambule sous le voile et dans le cube, mon monde y est filtré et bleu. Et puis parfois il est flou, ce monde casse-gueule... Le côté pratique de cet accessoire ne m'a jamais échappé. Je pourrai ainsi faire jouer le rôle à quelqu'un d'autre dans un avenir proche... Le masque habille la personne inconnue.

MG : Vous parlez de débordement dans votre pratique et j'ai envie d'évoquer aussi l'impression de jubilation que procure la vision de votre travail. Vous mixez des types de musiques très différents ainsi que des dialogues avec des images cinématographiques et vidéographiques d'autres artistes, entre lesquelles se glissent vos propres images. Dans cette profusion de choix possibles comment vous décidez vous ? D'expériences en expériences que vous apporte le direct ?

VH : Je travaille en intégrant tous les ingrédients qui balisent mon parcours : rencontres, lectures, musiques écoutées, films vus... Je suis un aspirateur d'informations que je réorganise avec mes propres inventions selon la recherche du moment. J'ai compris en lisant Roger Caillois, que ce n'est pas être instable que de s'intéresser à plusieurs choses à la fois. Cela permet des transversalités entre des matières qui a priori sont séparées. Je ne me coupe pas d'un monde au profit d'un autre. Je veux lire, je veux écouter des sons, je veux voir des images et les réorganiser ensemble dans un ordre qui est le mien. Rien de nouveau sous le soleil. Godard a été un pionnier, par exemple, et il le reste. Récemment je me suis nourrie, entre autres, d'auteur(e)s littéraires comme Grisélidis Réal, Pierre Guyotat ou Marguerite Duras : *Alibi*, 2011. Ils mettent en scène des personnages ou des pensées qui à un moment donné ont cherché à trouver une absence de tristesse, le bonheur qui permettra de continuer. Comment continuer. C'est cela qui m'a guidé.

Actuellement, c'est « le rire de la Méduse » un essai de Hélène Cixous qui alimente un projet de résidence avec le GRAPH à Carcassonne. Mais il y a tant de sources qui nourrissent mon projets. Parfois des ambiances sonores, comme celles du dernier cd de Brian Eno, m'incitent. L'écoute de la création sonore d'un auteur peut vraiment donner le rythme et la forme du prochain projet : « feet-movie » ? fiction ? clip ?... La profusion de matières est là, qu'elle soit de nature réelle ou artistique, moi je me nourris, j'invente et je mélange. Je construis mon monde avec, sans complexe. Quant au direct, les mix *Utopia fait son cinéma*, sont une extension logique de ma démarche. J'ai toujours organisé des événements depuis les soirées *Lectures* en 1996. Ces soirées où se mêlaient des performances d'artistes et d'auteurs ainsi que de live sonores, avaient lieu dans divers types de milieux : art contemporain (Galerie des Archives, les revues parlées au MNAM Centre Pompidou, Galerie Isabelle Suret, à Paris...), cinéma (les festivals : Côté Court, Cannes, Industrie du rêve, Entrevue...) ou encore milieu festif de la nuit et dansant (le Batofar, le Pulp, le Nouveau Casino...) C'est une géographie logique, un moment d'échange avec les gens. L'envie de vivre une chose unique ensemble en leur proposant des gestes, des images et du son, qui peuvent être des « mémoires collectives » : (œuvres citées détournées) ou des propositions inédites (les miennes). Je procède par mixage aussi dans mes dessins : un vrai cadavre exquis de citations et d'inventions. C'est ce que je suis.

MG : Pour demeurer dans le domaine littéraire, j'ai lu récemment *Rapport de police* de Marie Darrieussecq, qui accusée à deux reprises de plagiat en a fait un sujet élargi d'étude sous-titré *Accusations de plagiat et autres modes de surveillance de la fiction*. Du chapitre consacré à la détresse de Paul Celan, je la cite « J'aime que le mot *raiponce* s'entende réponse en français... Cette fleur qu'on nomme en allemand Rapunzel : la Princesse isolée dans sa tour qui lançait ses tresses à l'appel de son amant. » Par association d'idées, j'ai pensé à cette Utopia qui répond peut-être à des questions qui ne seraient pas posées ou qui seraient mal posées ?

VH : Je n'ai pas lu le dernier livre de M.Darrieussecq, mais je sais que l'on est souvent accusé à tort de plagiat ou de « vol », lorsque l'on cite ou « recycle » des sources existantes. Il s'agit pourtant d'une pratique ancestrale qui permet la continuité entre les époques, entre les cerveaux. Cela véhicule les cultures. Quant aux questions pas-mal posées, j'ai conscience que rien n'ai jamais acquis. Et les problèmes humains liés aux abus de pouvoir ou aux croyances sont loin d'être réglés. Alors mes comptines agaçantes, les formes diverses de ma démarche les évoquent régulièrement, mais avec un espoir d'amélioration partagée. Cette fée s'appelle vraiment UTOPIA.

MG : Utopia saoule aura su attraper au vol la voix de Gilles Deleuze dans l'*Abécédaire* qui résonne à la fin d'*Ampli Sexy* : « *L'alcoolique c'est celui qui dit et ne cesse de dire. C'est tellement joyeux les compagnies d'alcooliques dans les cafés. On ne se lasse pas de les écouter. C'est celui qui dit toujours : « allez c'est le dernier » et le dernier ça varie d'après chacun.* » Amplifier est-il le ressort essentiel de votre démarche artistique ? « *J'équilibre alors mes silences et mes cris et mon corps devient un ampli.* » Entend-on encore.

VH : Deleuze est un complice mental dans mes grandes anxiétés. J'écoute ou je regarde son abécédaire de temps en temps, tout en dessinant, dans un plaisir rassurant qui me rappelle celui des mêmes histoires que l'on relit aux enfants. Pour le coup, il est optimiste cette fois-ci, ceux « qui ne cessent de dire » sont variés, divers, donc peuvent être passionnants. Amplifier est un ressort essentiel de l'expression de chacun. Même lorsque l'on est sourd-muet, on trouve comment « amplifier ». C'est un prolongement de ce qui est en soi et que l'on veut formuler. Ça se matérialise par des signes et des sons dans l'air, partout entre les gens et les choses, véhiculant du sens, du plaisir ou de l'étonnement

sonore, et bien sûr de la violence. Je vis avec ces jeux sonores depuis que je suis petite. Peut-être le déclencheur est-il une simple situation de vie dans mon enfance. Pendant quatre ans mes parents et moi avons vécu dans un deux pièces à Paris, lorsque j'avais six ans. Ma chambre était le canapé de la salle à manger. Donc le soir après le dîner, quand mes parents regardaient la télévision, je devais aller m'endormir dans leur lit, dans la pièce à côté, séparée par un simple rideau qui ne fermait pas bien... J'ai suivi beaucoup d'émissions et de films de façon sonore dans le lit, faisant semblant de dormir, quand mon père me transportait délicatement après la fin des « programmes. Je connais bien certaines bandes sonores de films, qui sont repassées plusieurs fois durant ces quatre années. J'ai inventé tant d'images pour synchroniser mon esprit au son. Je pense que mon jeu obsessionnel des images/sons peut y trouver une continuité logique.

MG : Ce souvenir d'enfance, me rappelle un autre entretien avec Michelle Naismith² qui me disait que chez elle la radio et la télé étaient allumées en permanence. « Je pense que cette espèce de décalage entre faire ou écouter différentes choses en même temps a vraiment eu une influence sur la façon dont je travaille aujourd'hui. »

VH : Cette situation où l'attention de l'esprit se divise (parfois malgré lui) est intéressante et donne en effet des résultats étonnants. Néanmoins j'ai besoin de calme dans les moments de concentration, de plus le monde est rempli de bruit et de vitesses parasites. J'alterne donc volontairement entre imprégnation de sources multiples extérieures et entre enfermement dans ma bulle (cubique) pour reconstruire, pour équilibrer le flux d'informations. Tout est question de rythme, et chaque moment peut être, doit être vécu dans un rythme adapté. Quand on a la chance de choisir entre silence et fête sonore, c'est un précieux privilège.

MG : Comment est née Utopia et qu'a-t-elle de plus pour perdurer ? Pessimiste, têtue, bavarde, ces trois qualificatifs sont-ils incontournables pour la présenter ? Ne jette-t-elle jamais de sort ?

VH : Utopia est une amie spotniave de Mimicry, une ambassadrice qui est politiquement engagée et se préoccupe de raconter des histoires au côté de Mimicry au départ... Elle est née dans les années 2000, lorsque j'ai eu besoin d'évoquer frontalement le racisme et le sexisme mais de façon ironique... Je n'avais pas les moyens de travailler avec une actrice. Et puis je savais comment je voulais dire les choses. Je n'avais donc pas envie de diriger quelqu'un d'autre, mise à part ma caméra. Le premier costume a été créé dans la foulée d'un après-midi de tournage à la maison, en position « night shot » ; afin que l'on ne me reconnaisse pas trop, attifée d'un maquillage de guerre-résistance ou de carnaval... Ce qui revient au même pour moi. Depuis elle agit régulièrement. Qu'elle parle, qu'elle marche ou qu'elle danse, elle « est » un acte symbolique. Elle est une représentation des troubles et des bonheurs. C'est assez simple au fond. Sa forme d'expression et ses centres d'intérêts sont assez multiples à travers les dessins, vidéos, photos, tracts, installation et mix's. Même si son costume et sa voix permettent de l'identifier vite. Les trois qualificatifs sont presque des pléonasmes d' Utopia. Elle est née pour ça. Mais le « pessimiste » qui ouvre ce titre renvoie à un pessimisme d'exigence existentiel, qui me vient d'une phrase de l'écrivain japonais Kenzaburo Oé³ : « *Je me considère comme un pessimiste. Seulement j'ai un message à adresser au monde : Pessimistes de tous les pays, unissez-vous. Un pessimiste isolé ne peut rien, mais il n'en va pas de même si on accepte de s'allier aux autres. Telle semble être la condition préalable à l'émergence d'une réalité nouvelle qu'il appartient aux générations suivantes d'inventer. Je reste sartrien parce que je crois à la nécessité perpétuelle d'un projet.* » J'ai interprété une partie de cette phrase et je l'ai mise en scène en 2006 : PESSIMISTES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !. L'exposition de cette photographie m'a valu quelques agressions verbales, surtout dans la période des élections en 2005... Il n'est pas permis d'être « pessimiste », dans un monde de « winners-loosers ». Utopia est une fée qui ne jette pas de sort. Elle fait du bruit et est bavarde pour

prévenir et pour dire, comme les joyeux alcooliques de Deleuze ou les oiseaux qui surveillent les humains en bordure des forêts (les geais ?). Elle ne s'arrêtera pas, elle est têtue. Elle se cognera et elle dansera. Elle insistera, parfois lourdement sur des choses qui sont minimisées par lâcheté et paresse humaine comme le racisme, le sexisme, les handicaps, l'homophobie, les colonisations modernes : *Collection de chocs, Cubes bavards, Rejets...* Elle se tourne aussi vers les choses mystérieuses de la vie dont on n'a jamais de réponse claire : faire des choix, la mort, les notions d'identité... On ne vit qu'une fois chaque instant. On ne répète pas dans la vie. Alors Utopia s'organise.

1 Les clins d'œil de l'art, Entretien réalisé par Eric Deneuille et Mo Gourmelon en juillet 2002, *Les Cahiers de l'Espace Croisé #1*, 2006, p. 188

« On me parle souvent de mages mais j'ai une démarche très spontanée qui relève d'une théâtralité très fugace et très rapide. Je ne joue pas de personnages narratifs. On ne retrouvera jamais le même ailleurs. La narration ne m'intéresse pas. A chaque fois, les costumes sont improvisés à la va-vite. Je me contente d'une serviette de bain si je n'ai rien d'autre à portée de main. Ces petits dérapages suffisent à distancier le quotidien. Une simple feuille de papier mise sur la tête permet de changer complètement de statut. » SL

2 - Le baroque plus qu'un style, une approche, Entretien réalisé par Mo Gourmelon en février 2006, *Les Cahiers de l'Espace Croisé #2*, 2008, p. 130

3 - Kenzaburo Oé, *Nostalgies et autres Labyrinthes*, entretien avec André Siganos et Philippe Forest, Editions Cecile Dufaut, 2005.